

RACINES ARRACHÉES

T'ES OÙ, MAMAN ?



ROMAN

Cristelle DINARA

Cristelle DINARA

Racines arrachées

T'es où, maman ?

© Cristelle DINARA, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2903-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Le véritable doute consiste à douter de tout, y compris du bien-fondé de ce
doute »

Descartes

« La goutte d'eau creuse la pierre, non par la force, mais en tombant souvent »

Ovide

« Alea jacta est »

César

Note de l'auteur : j'ai construit ce livre à partir d'images, d'histoires et de souvenirs, entrelaçant le passé (écrit dans le texte en *italique*) avec le présent. C'est une juxtaposition continue de ces deux temps, pour accentuer les contours des personnages du livre, leur donnant ainsi une base véridique. C'est un livre à deux vies – je dirais – l'une vécue ou « supportée », ou « subsistée », dans un monde sombre, assombri par des restrictions et représailles ... et une autre qui sera vécue, apprise, adoptée, assez tard (comme la protagoniste le dit : « je ne savais pas qu'une vie peut s'apprendre à 33 ans »). Je ne vous livre pas la fin, le dénouement je vous laisse le découvrir, si tous ces efforts ont été utiles à quelque chose, s'ils ont gagné. Est-ce qu'ils ont gagné ? Question.

Chapitre 1

L'avion est prêt à partir, mon angoisse prête à agir. Je n'aime pas l'avion. C'est la première fois que je le prends, mais je me sens troublée, agitée. Il y a quelque chose qui ne colle pas entre moi et cet immense oiseau métallique. Ce n'est pas forcément une peur – car je suis bien consciente que s'il y a un pépin, les chances de survie sont quasiment nulles –, mais plutôt une force intérieure qui se dégage de mes entrailles et qui se propage dans tout le corps, comme une liane envahissante et inexorable. Et incontrôlable. Mais quand il faut, il faut, ferme les yeux et respire. Je regarde mon mari à côté, tout blanc, et pour frimer je lui lance :

- On dirait que ta forme n'est pas au rendez-vous aujourd'hui...
- Allez, pose ton diagnostic et tais-toi, Anda.
- Oh, qu'est-ce que t'es désagréable !
- C'est le deuxième symptôme ? ok, inscris-le sur la fiche et laisse le malade dormir, docteur.

Bien, il est aussi angoissé que moi. Il n'y a qu'à fermer les yeux et... voir. Ou plutôt rêver. Ou oublier. Ou le deux. Avec les yeux fermés, pour un bref instant, je m'assoupis. Une image traverse mes esprits : mon enfant est renfermé derrière une grille solide, métallique, comme dans une cellule de prison. NON, lâchez-le, il n'a que trois ans ! Je sursaute, j'ouvre les yeux. Je suis en sueurs. Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ? Un sentiment d'instabilité s'assoit sur le même siège que moi, sur moi, dans moi. Ouste, il n'y a de la place que pour une seule personne ! Pour enlever ces images terrifiantes, je commence à examiner les passagers autour de nous : une jeune femme fortement maquillée et habillée dans toutes les couleurs de l'arc en ciel lèche avidement une sucette, c'est grotesque, ridicule, vulgaire. Je chuchote à l'oreille de mon mari (car je cherche un moyen de me

calmer, de me rassurer, l'image que j'ai eu tout à l'heure dans mon bref sommeil ne sort pas de ma tête) :

— Nick, tu vois cette flutiste, on dirait qu'elle arrive du comté de... Sussex (suce sexe).

Nick ouvre un œil et avec un léger sourire me fait signe à la tête « t'es folle, Anda ». Enfin, jeux de mots.

Je me trouve dans l'avion vers Paris, impossible destination il y a quelques jours, mais qui dans trois heures va s'avérer atteignable. Je vais voir d'autres horizons, un autre pays avec d'autres habitudes, la vie, les gens, les images, qui jusque-là n'étaient présents qu'à travers le prisme de mon imagination débordante alimentée par les livres. Je flotte dans une mer sans rives où je cherche à retrouver l'équilibre volé de mes états d'âme qui porte à l'intérieur les derniers chants des cigales solitaires. Je vais visiter PARIS, la grande et intouchable FRANCE, qu'on croyait inaccessible pour des gens insignifiants... comme nous. Tu te crois tout petit, trop petit, quand tu viens de ce pays, où tout est tenu secret. Toute information concernant l'étranger, toute ouverture vers l'Occident est interdite. Interdit de savoir, interdit de parler, interdit de penser. Interdit... d'exister. Parce que, dans ce pays, il faut faire semblant d'exister. Si tu as sorti le nez de la poussière, la gueule pleine de boue et que tu as osé dire quelque chose, fichtre, tu es fiché ! Mais si tu n'existes pas, ou si tu as fini d'exister, tant mieux. *Dramatis personae*. C'est le pays où le sport habituel est la destruction de l'autre, l'humiliation, le dénigrement. C'est un sport national, car on trouve beaucoup de gens qui le pratique, ils sont médaillés pour. Ils portent les médailles de leur ignominie à la boutonnière et ils ne se rendent même pas compte de la puanteur dégagée. Ils ne peuvent pas, car le ridicule tourne à plein régime et ils se sentent rapidement engloutis, bien confinés dans leur nid de l'inconscience. (*La conscience des nuls – je pense. Là, où il y a de l'inconscience il y a aussi de la conscience n'est-ce pas ? bof, ce n'est pas sûr,*

pour la deuxième. Et puis, pourquoi ça te tracasse, Anda, laisses-les là où ils sont, car par la force de penser à eux, ton cerveau va leur faire une petite place et puis, avec le temps (cette grosse canaille, le temps), tu vas les voir 'mignons'... ces cons). Là-bas.

Là-bas, dans le pays d'où nous venons, le pays des ténèbres. Tout le monde se fout de tout le monde et de tout. Sauf les gens du pouvoir, du pouvoir suprême, qui eux, agissent à l'inverse, ils s'intéressent à nous tous et surtout à ceux qui peuvent porter un jugement, car ils ont un cerveau. Pas comme le leurs, qui est remplacé par une bûche. En plus, creux. Mais de la manière la plus sournoise, la plus perverse : si tu es fille ou fils d'intellectuel, tu es un danger, si tu as fait des études, si tu as un bon poste – là, tu es un gros danger, donc il faut te surveiller plus. Pour échapper aux yeux des hyènes de la sécurité nationale, il faut t'habiller tristement, mettre un voile sur ta sagacité, baisser la tête et applaudir, même la connerie, la grande, on la trouve dans toutes les rues. Rire, sauf que le rire ne veut pas sortir, l'imbécile, dès fois il sort quand il ne faut pas, en te laissant avec une gueule de taré que même la glace se marre quand elle te voit.

Pourtant, un brin de curiosité nous pousse vers d'autres horizons : comment est-ce dans un autre pays « civilisé » ? Comment vivent les Anglais, les Français, les Américains ? Est-ce qu'ils font la queue trois heures pour un paquet de beurre ? et enfin, quand c'est ton tour, le beurre est épuisé et il faut recommencer demain. Est-ce qu'ils font la queue deux jours et deux nuits pour un réservoir d'essence ? Est-ce qu'ils ont le chauffage coupé pendant les longs hivers avec des températures de -20°C ? Et dans les magasins et les entreprises, les prises de courant scellées ? Comme nous. Nous, les insignifiants de la terre, oubliés par Dieu. Qu'est-ce qu'il a fait ce peuple pour être maudit et condamné à jamais à souffrir, endurer, accepter, mais surtout ne pas se plaindre ou riposter ? Nous n'avons pas choisi. Tu dois courber l'échine pour te soumettre. Et faire semblant que tu es heureux, comme ça le cerveau ne se rend pas compte de la situation réelle, et tu finiras par le croire vraiment. Mentir. Mentir même ton propre cerveau – il faut le faire !

Ô, combien de fois pendant ces années « glorieuses » dans lesquelles j'ai vécu – plutôt survécu (ce n'est pas forcément le manque de nourriture qui te rend malade, mais aussi (ou plutôt) la traque morale qui est corrosive, celle-ci est beaucoup plus mordante et dure à supporter) –, je me suis transformée en anguille pour pouvoir échapper aux griffes des « illuminés » de ce régime « modèle ». Sinon c'est la « taule », tu deviens le danger public qui doit être éradiqué tout de suite, sans trace. Si quelqu'un parle à côté de toi, tu fais demi-tour et tu pars, si un collègue de bureau te montre une photo de la tour Eiffel, tu oublies ce que tu as vu. Et la tour, et le collègue. Tu n'as pas le droit. Ce n'est pas bien ailleurs, c'est la débandade, le bonheur n'existe que dans ton pays, ton pays est le meilleur, ton pays où tout est interdit, ici c'est le modèle, modèle de morale, modèle d'obéissance. Modèle des chats qui ramènent leurs petits non obéissants dans le nid, tirés par le cou. Rédhibitoire.

— Nick, je sais que tu ne dors pas... Tu sais quelle est la différence entre communisme et capitalisme ? – j'essaie de réduire l'angoisse, dès qu'on est monté dans l'avion.

— ???

— Le communisme, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme, et le capitalisme c'est l'inverse.

— Tu es nulle, Anda.

— Ah, bon, toi aussi, car tu n'as marqué aucun point, que je sache...

Il sourit.

— Si tu continues, je vais dire au pilote de te faire descendre à la première.

— Oh, ça me va, Nico.

Je n'arrive pas à le croire, c'est moi dans cet avion, ou est-ce encore le rêve que depuis quelque temps je fais régulièrement, depuis que Mylan, cet ancien collègue est apparu un jour au travail avec un album de photos de Paris (que ses parents avaient visité il y a longtemps, car son père avait travaillé un temps là-bas) ? j'ai regardé ces photos à travers les yeux mi-clos, car ce n'est pas bien,

quelle insolence, nous n'avons pas besoin de connaître d'autres lieux, c'est la débandade. Regarde ce quartier Saint-Germain avec tous ces gens coiffés avec leur crête colorée sur la tête, et là encore comment ils autorisent les gens à s'allonger sur l'herbe sur la pelouse de la tour Eiffel ! C'est n'importe quoi. C'est vrai ce que nous dit notre gouvernement, ailleurs c'est le chaos, ici c'est l'ordre, l'harmonie, l'organisation. L'organisation des rats, ils sont disciplinés, eux, et prêts à se sacrifier aussi.

Avec seulement nos deux sacs de voyage, Nicolas et moi, avons quitté ce pays-modèle, nous avons franchi la ligne, la ligne de quoi, la ligne simplement, car passer cette ligne c'est ce QUELQUE CHOSE qui est interdit, secret, tenu en sourdine, sur lequel tu n'as même pas le droit de rêver.

Nous avons fait une demande de visa (touristique, bien sûr, pas possible autrement) pour la France, il y a trois ans, pour nous sortir de cet état de complaisance (plutôt « plaisance à la con ») où nous étions. Quand, après une réunion de famille à deux, dans la salle de bain avec tous les robinets d'eau ouverts pour faire du brouillage (les éventuels micros de la Sécurité de l'Etat obligeant), nous avons décidé qu'il serait mieux que mon mari quitte ce « monde merveilleux » dans lequel on coule de plus en plus sans espoir, comme dans les sables mouvants, pour qu'il puisse construire une autre vie dans un autre monde, plus normal. Et dans le cas où les « gardiens de notre sécurité » responsables de notre vie (eh, oui, dans un tel pays, tu ne peux pas faire un pas de toi-même sans la compulsion de l'administration, dirigée par des cons-impulsifs) auraient accepté mon visa aussi, moi, je devais seulement l'accompagner pour la courte période accordée à un visa touristique, pour pouvoir revenir vers Théo, notre petit bout de chou. Car hors de question qu'on puisse obtenir un visa pour toute la famille, c'est évident que c'est une fugue, pour ne jamais revenir. Ô, combien j'aurais donné pour pouvoir réaliser cela... Mais dans ces temps-là, c'est impossible pour une famille complète de quitter le territoire, il faut qu'il y en ait au moins un qui reste, pour qu'il subisse les représailles au cas où l'autre penserait ne plus revenir. Le fouet doit être utilisé jusqu'au dernier bœuf resté au